

# «Le monde ne se laisse pas enfermer dans l'ordre sage d'un atlas»



PATRICK BOUCHERON  
Historien

Comment glisser la planète dans un atlas, une sphère dans un livre à deux dimensions ? C'est le défi que se sont lancé les auteurs de l'*Atlas global*, Christian Grataloup, Gilles Fumey, géographes et Patrick Boucheron, historien. Depuis longtemps, Christian Grataloup étudie les façons de représenter le monde et milite pour un décentrage de notre regard. Ni l'Europe ni l'Occident n'en sont le centre. En observant les cartes de la Grande Peste, on constate que les routes des épidémies sont toujours celles de la mondialisation, au XIV<sup>e</sup> siècle comme au XXI<sup>e</sup> avec les épidémies H1N1 ou Ebola. La quatrième dimension développée dans cet atlas est, en effet, celle du temps, c'est donc l'historien, Patrick Boucheron, qui raconte pour *Libération* la désoccidentalisation du monde et de notre regard. Pourquoi «Atlas global» plutôt qu'«Atlas du monde» ? C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un atlas se revendique comme global. Il s'agit de faire crisser

**Du fait de la sphéricité de la Terre, toutes les projections sont trompeuses, mais elles sont rigoureusement trompeuses. Il n'y a pas une société humaine qui ne se représente pas au centre de l'univers.**

sous l'œil deux mots qui ne vont pas ensemble. «Global» renvoie à la forme du monde, mais aussi à son interdépendance. Par définition, on ne peut faire un atlas global, sauf à considérer que le monde est plat.

«Global», il est question de mondialisation. Comment situer l'Europe dans ce vaste espace ?

L'Europe n'est, en fait, que la périphérie d'un ensemble continental plus vaste, l'Eurasie (Europe, Asie et Afrique). C'est un des champs de recherches de Christian Grataloup (cf. *L'invention des continents*, éd. Larousse, 2009). Du fait de la sphéricité de la Terre, toutes les projections sont trompeuses, mais elles sont rigoureusement trompeuses. On ne peut donc choisir que la manière dont on va se tromper. Seule solution : varier les modes de projection pour chaque carte. Cette question des projections est très importante, car elle rend visible la

problématique des points de vue en histoire : aucun ne l'emporte sur l'autre en pertinence ou en exactitude. Il faut juste avoir conscience de leur relativité et être capable d'en changer.

La mondialisation ne se ramène donc pas à l'occidentalisation du monde, c'est-à-dire par l'universalisation du point de vue particulier qu'a l'Europe occidentale. Car celle-ci n'a aucun privilège d'observation ou de connaissance à faire valoir, pas même celui de l'ethnocentrisme : les cartes chinoises s'ordonnent autour de l'empire du Milieu aussi naturellement que les cartes australiennes sur un espace pacifique plaçant le Sud en leur sommet. Il n'y a pas une société humaine qui ne se représente pas au centre de l'univers. Tout cela est bien connu, mais la force du visuel ne s'atténue pas par la connaissance de ses artifices.

Un chapitre entier de votre livre est consacré à la Peste Noire de 1348. Pourquoi ? Julien Loiseau y cartographie les routes de l'épidémie provoquée par la bactérie *Yersinia pestis*, qui soulignent les lignes de force de l'interconnexion de l'Ancien Monde. Les spécialistes discutent de l'emplacement du premier foyer infectieux : province chinoise du Hubei ou basse vallée de la Volga ? En tout cas, l'épidémie se propage d'autant plus rapidement que le commerce mondial, des soies et des porcelaines chinoises, a déjà relié ces mondes : elle épargne les périphéries septentrionales d'une Eurasie centrée sur la connexion océan Indien-Méditerranée.

Ces routes suivent l'éternelle translation de l'Orient vers l'Occident, une mondialisation avant l'heure ?

L'interconnexion des mondes est comme une respiration. Il y a des périodes d'échanges et d'expansions, suivies de moments de repli. La Peste Noire vient clore le grand siècle de «la paix mongole», qui avait pour cœur l'Asie centrale et l'islamisation pour vecteur d'interconnexion et de modernisation des sociétés. Et, c'est précisément du fait de cette intensité d'échanges que l'épidémie se propage. Puis, il y a rétractation. Et l'on peut observer que la respiration suivante, au XV<sup>e</sup> siècle, n'a plus l'Asie centrale pour centre, mais cette périphérie du continent eurasiatique qu'on appelle Europe.

Quelle serait aujourd'hui la carte d'Ebola ?



Les virus prennent l'avion et le moustique tigre, porteur de la dengue et du chikungunya, est, comme le dit Frédéric Ferrer dans son ébouriffant spectacle géographique (1), un vecteur de la déterritorialisation d'un monde globalisé. On peut toujours dresser la carte de la propagation de la grippe A (H1N1) : elle souligne à la fois les grands axes de la mondialisation et les enjeux d'une politique sanitaire à l'échelle du globe. Comment bloquer les frontières ou cantonner les populations en régime démocratique ? Ebola provoque des réflexions politiques passionnantes, où certains défendent l'idée qu'il faut maintenir les liaisons aériennes pour permettre un contrôle dans les aéroports.

Les cartes sur l'alimentation parlent aussi de mondialisation.

Gilles Fumey, géographe spécialiste des cultures alimentaires, montre une homogénéisation des pratiques culinaires qui n'empêche pas le maintien de traditions culturelles. Ainsi, dresse-t-il la carte des manières de table (table basse ou haute), modèle industriel du *snacking* états-unien ou collectif du repas pris par terre et à base d'un plat unique, comme en Afrique ou en Inde. Mais surtout, il explique comment, par le rachat de terres dans les pays émergents, les

anciennes puissances occidentales perpétuent une domination toute coloniale sur les ressources alimentaires.

Autre angle d'attaque : on peut dresser une cartographie de nos imaginaires, comme le fait l'ouvrage...

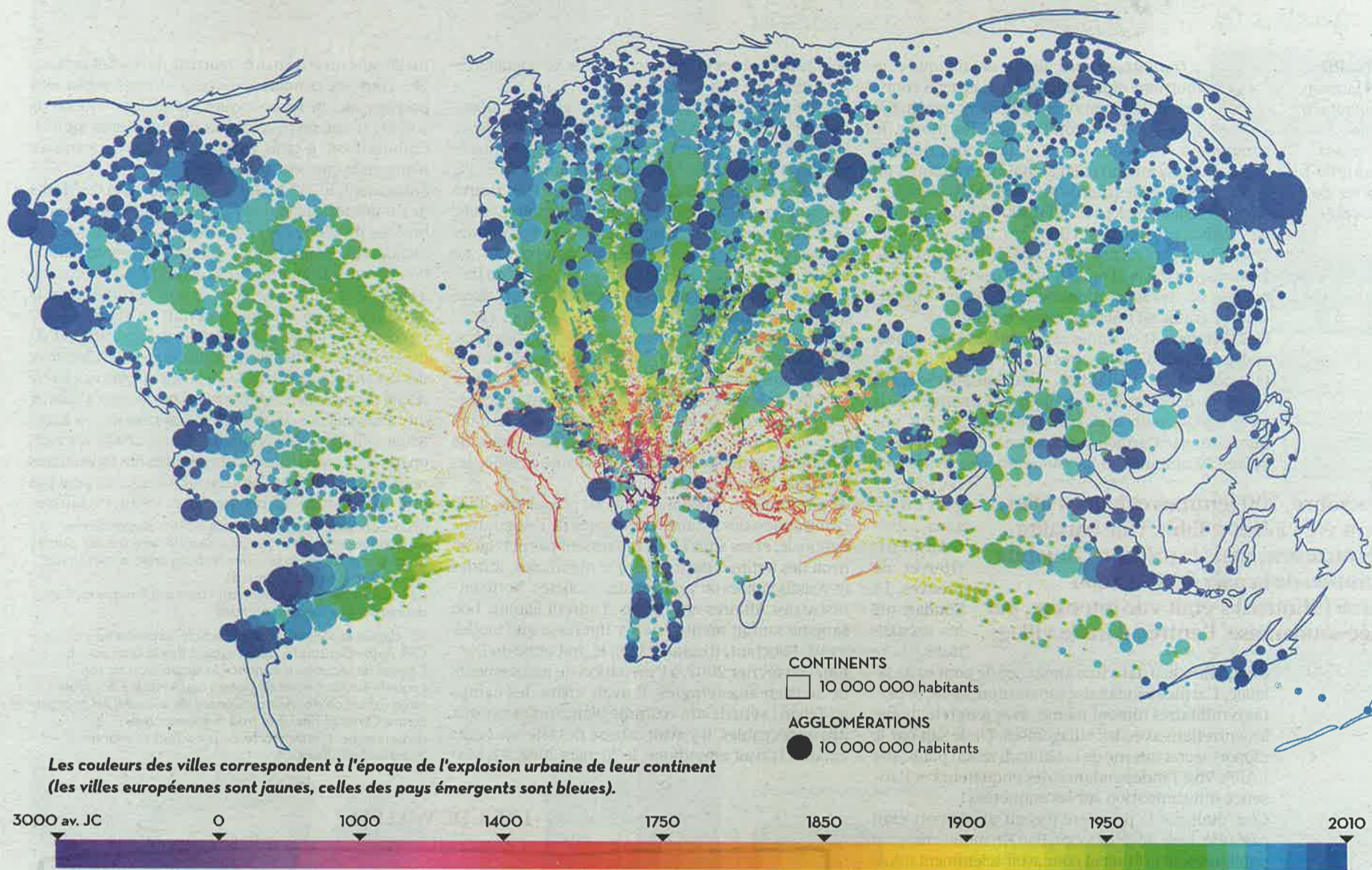

La carte du monde, selon Jules Verne, est double : il y a l'espace qu'il a lui-même parcouru, plus vaste qu'on ne le croit d'ordinaire, car Jules Verne, Nantais installé en baie de Somme, possédait des yachts avec lesquels il fit de nombreuses croisières tout en profitant de la révolution des transports de son temps. Mais cet espace n'est pas celui, bien plus vaste, qu'il décrit dans ses romans. Comme le montre Sylvain Venayre, Jules Verne est un citoyen du monde au sens où il bénéficie de la diffusion de la grande presse illustrée dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : avec elle, la planète tout entière s'invite – mais à partir d'images très normées – dans les salons bourgeois. Cet âge d'or de l'*Illustration* coïncide avec une période idéale pour le voyage. Non seulement les moyens de transport sont de plus en plus rapides, mais, surtout, on peut voyager sans papier ni passeport, dans ce «monde de la sécurité», dont a parlé Stefan Zweig.

La désoccidentalisation des imaginaires est plus tardive...



L'ATLAS GLOBAL  
de CHRISTIAN GRATALOUP,  
GILLES FUMEY  
et PATRICK BOUCHERON  
Editions les Arènes  
24,80 €.



Source : Jacques Levy, Chôros 

Dans la bande dessinée, le monde de Hergé a encore l'Europe pour épicerie. Tintin parcourt le monde, mais il finit toujours par revenir au château de Moulinsart. Avec Hugo Pratt et son héros marin, Corto Maltese, le monde est décentré : l'aventurier n'a plus de «chez lui» où rentrer, aussi est-il poussé en avant, plus loin.

#### Des cartes décrivent l'impact mondial d'événements, à travers la presse et les réseaux sociaux...

C'est tout le problème de la place de l'histoire dans cet *Atlas global*, qui est un livre de géographes : nous n'avons pas voulu que le passé historique n'y apparaisse que comme préalable, ou aimable divertissement. Il est toujours actif, inquiétant le jeu de cartes comme un grand vent qui l'agite en tous sens. Nous sommes confrontés, aujourd'hui, à la soudaineté des mutations globales, à leur caractère inouï. On attend alors des historiens qu'ils relativisent la nouveauté des événements, qu'ils citent des précédents, qu'ils rassurent en établissant des continuités ou des généalogies. Mais ils peuvent aussi accuser l'écart du temps présent et admettre, par exemple, l'accélération stupéfiante qu'induisent les nouvelles technologies numériques. On peut cartographier la simultanéité : nous avons tenté de le

faire avec une représentation d'internet. C'est évidemment celle de l'ubiquité, mais elle n'englobe pas toute la planète et ménage des angles morts. Il y a une géographie d'Internet, qui est celle de ses réseaux et du stockage de ses données dans ses fameux centres de big data si coûteux en énergie : c'est aussi une géographie de la domination, puissamment polarisée et hiérarchisée, à l'opposé du monde plat et transparent qu'on nous promet. Cette cartographie est également très politique, quand elle met en relation (par exemple pour la Chine), vitesse de la connexion et intensité de la censure.

#### Au fur et à mesure de l'ouvrage, les cartes se déforment...

Cartographier la simultanéité introduit une dimension nouvelle, qui est celle du temps. Et le temps tord les cartes. La cartographie permet de comprendre mais elle donne aussi beaucoup à voir. En rendant visible ce monde qui se dessine sous nos yeux, elle entretient un rapport étroit avec l'art contemporain : il s'agit de rendre visible l'actualité au sens de Gilles Deleuze, c'est-à-dire ce que nous sommes en train de devenir. **Quel est le sens de la carte finale sur l'explosion urbaine... (Voir ci-dessus.)** C'est une chronocartographie qui rend compte, dans le temps et dans l'espace,

de la manière dont l'urbanisation fait la mondialité du monde. Il faut d'abord regarder celles qui précèdent sur les différents Etats historiques de l'étalement des villes, les continents sont anamorphosés en fonction de l'importance de leur urbanisation. Voici pourquoi l'Afrique apparaît tout étriquée car elle est le dernier continent à s'urbaniser. La carte finale donne la croissance des villes dans le temps. D'où l'explosion, en feu d'artifice. On peut aussi la regarder se construire progressivement sur le site <http://choros.epfl.ch> Cette carte se place à la limite de la lisibilité. C'est là que se discerne une vraie relation entre cartographie, art contemporain et engagement politique. *Libération* rendait compte dans le dernier *Libé des géographes* (du 3 octobre) d'une exposition organisée par Camille de Toledo à Berlin sur les frontières européennes : on y pouvait voir les «cartes de la colère» de Philippe Rekacewicz ou le travail d'un vidéaste, comme Charles Heller, donnant à voir les «traces liquides» des naufragés au large de Lampedusa à partir des données sur les migrants, collectées, en temps réel, dans le cadre du programme collaboratif *Watch the Med*. Le monde ne peut jamais se laisser enfermer dans la sagesse ordonnée d'un atlas : il la déborde de partout. Mais,

la représentation que l'on a conditionne toujours la manière dont on peut y agir ; en ce sens, elle est fondamentalement politique. Le cinéma le sait depuis longtemps, qui ne peut se passer des symboles de représentation du monde dès lors qu'il s'agit de filmer les grands moments de décisions politiques : un péplum hollywoodien montrera, ainsi, César devant une carte de la Gaule avant l'invasion, même si l'on sait que cette

#### Il y a une géographie d'Internet, celle de ses réseaux et du stockage de ses données : c'est aussi une géographie de la domination, polarisée et hiérarchisée, à l'opposé du monde plat et transparent qu'on nous promet.

carte n'existe pas, et songeons à la fameuse scène du globe en forme de ballon dans *le Dictateur* de Chaplin... On ne peut pas imaginer un lieu de pouvoir qui ne représente pas le monde.

Recueilli par CATHERINE CALVET

(1) Cartographie 3: les Déterritorisations du vecteur, de Frédéric Ferrer, metteur en scène, géographe et acteur.

Prochain spectacle : le 24 janvier : «Wow! (cartographie 5)», au Théâtre du Rond-Point, Paris.